

LE CAPITAINE MANDRIN



— Au nom du capitaine Mandrin, je vous somme d'ouvrir.

La nuit était depuis longtemps tombée, et aucune lumière ne se voyait dans cette sombre et silencieuse demeure.

— Si vous le voulez bien, fit le jeune Soubirou, nous allons rire ; je vais surprendre la bonne femme. Au lieu d'entrer par ici nous passerons par le jardin, de l'autre côté.

Tout le monde, et Gaston le premier, y consentit.

Le jeune homme tourna la maison, pénétra dans un jardin sans clôture autre qu'une palissade, et les cinq étrangers le suivirent à travers les carrés de ce potager desséché par le vent. Sous le seuil de la porte de la maison il prit une clef dont il connaissait la cachette et introduisit ses compagnons dans une pièce obscure et encombrée d'objets auxquels ils se heurtaient à chaque pas.

— Un instant ! fit Soubirou en s'arrêtant ; il nous faut de la lumière. Nous sommes dans un fournil qui communique avec la cuisine, et l'on peut nous entendre.

« Heureusement, dit-il encore, que je sais où tout pose.

Il décrocha une lanterne, battit le briquet et, après cette opération lente et compliquée qu'a supprimée le phosphore, alluma un bout de chandelle.

Une lueur douteuse, mais à laquelle l'œil s'habituaient par degrés, se répandit dans le fournil sur les objets divers qui garnissaient les murailles. Il y avait de tout dans cet endroit : une cuve pour la lessive, un billot pour décapiter les oies ou dépecer les viandes, des haches, des outils de jardinage.

Tout à coup, ramenant ses regards des murailles au sol, Gaston aperçut sur les dalles rougies un objet épouvantable qui lui arracha un cri aussitôt étouffé.

— Regarde, dit-il à voix basse à un de ses hommes

« Regarde, dit-il encore à un autre.

Malpeyre et Cabirol, ainsi interpellés, distinguèrent avec étonnement le cadavre d'un homme portant au sein gauche une large plaie encore saignante.

Pendant ce temps Soubirou, l'œil collé à une fente, de la porte examinait ce qui se passait dans la cuisine, pièce de réception de l'établissement.

Devant la table, à la clarté d'une petite lampe, une femme et un homme se tenaient debout en face de lui.

La femme, montagnarde petite et sèche, aux cheveux grison-

nants, était sa mère. L'homme, robuste gaillard au poil roux, était son beau-père.

Le couple était occupé à vider une ceinture pleine de pièces d'or qu'il rangeait en piles sous la lampe.

A côté, sur une chaise, se voyait un costume de drap qui ne devait pas appartenir à l'aubergiste.

Le jeune homme, à ce spectacle étrange, conçut cependant quelque soupçon. Il n'osa ouvrir à l'improviste; il frappa doucement.

A ce frapement l'homme et la femme regardèrent la porte, puis, d'un air inquiet, ils échangèrent quelques paroles à voix basse.

Soubiroux recommença.

Alors l'aubergiste tira de sa gaine un large coutelas à demi caché dans sa ceinture et s'avança vers la porte du fournil.

Cette scène rapide avait échappé à Gaston, qui, comprenant à quel genre d'hospitalité il avait affaire, s'appêtait à une lutte inévitable.

Enfin la porte s'entre-bâilla et une voix caverneuse demanda :

— Qui est là?

— Moi, Martin Soubiroux.

— Toi, Martin ! s'écria la femme.

La porte s'ouvrit toute grande, et à la suite du jeune homme le chevalier et les siens se précipitèrent.

A la stupéfaction de Soubiroux, quatre poignards se levèrent à la fois contre son beau-père.

— Rendez-vous ! cria Gaston, le pistolet à la main.

L'aubergiste jetait des regards désespérés vers les piles d'or oubliées sur la table. Il laissa tomber son couteau et tendit ses mains désarmées, tandis que Martin, à qui l'on ne voulait pas de mal, semblait changé en statue.

— Liez-lui les mains et les pieds, reprit Gaston en désignant l'aubergiste, jusqu'à ce qu'il m'ait donné l'explication que j'attends de lui.

Ces ordres furent rapidement exécutés.

— Mais qui êtes-vous donc ? demanda le jeune homme à la Tourette.

— D'honnêtes voyageurs qui savent à quoi s'en tenir sur l'*Auberge aux barreaux de fer*, répondit ce dernier.

« Vous, jeune homme, absent depuis six années, vous ignorez le

guet-apens organisé par vos parents; nous n'entreprendrons rien contre vous, si vous voulez bien vous tenir tranquille.

— Mais, s'écria Martin, pâle et tremblant, après avoir jeté un regard oblique à sa mère, quelle preuve avez-vous des crimes dont on parle?

— Malheureux garçon! fit le chevalier, les preuves se montrent de toutes parts autour de nous.

Et, lui prenant les bras:

— Tenez, lui dit-il, voyez ces vêtements et cet or étalé; puis, suivez-moi, — ajouta-t-il en l'entraînant dans le fournil, — qui a assassiné cet homme?

A la vue du cadavre Soubiroux jeta un cri d'horreur.

— Rentrons maintenant, mon ami, reprit Gaston; votre beau-père va nous répondre; il ne peut être étranger au crime; vous n'en doutez pas.

— Oh! ma mère! ma mère! cria le jeune homme d'une voix désespérée, à quel homme vous êtes-vous donc unie?

— Mon fils! gémit la femme, écrasée de honte et de terreur, pardonne!

Puis elle se traîna à genoux vers le jeune homme, qui reprenait:

— Se peut-il que la complice de cet assassinat soit ma mère?

Alors Gaston, s'adressant au prisonnier:

— Tu avoues, n'est-ce pas, être l'auteur du crime?

— Moi! fit l'aubergiste.

— Oserais-tu le nier?

— Mais certainement, je le nie!

— Et qui donc, si ce n'est toi?

— Un étranger, monsieur, un contrebandier qui, cette nuit, partageait la chambre de la victime.

— Oh! c'est trop commode! fit Gaston en haussant les épaules.

— Mais oui, monsieur, appuya la femme, c'est un contrebandier.

— Mais cet or! reprit le chevalier, cet or vous accuse! Comment le contrebandier aurait-il négligé de soulever une ceinture si bien garnie?

Sans se déconcerter l'homme roux répondit:

— Parce qu'il n'a pas eu le temps. Il venait de frapper son voisin de lit quand au bruit j'accourus soudain. Le lâche s'était sauvé.

— Par où? fit brusquement Gaston. Il s'est sauvé, dis-tu, de la chambre commune où le voyageur était encore au lit et venait d'être frappé?

— Oui.

— Par où?... Par la fenêtre?..

— Non.

— Par la porte, à l'entrée de laquelle tu te tenais? demanda Gaston en le fixant.

L'aubergiste se troubla visiblement.

— Oui, répondit-il d'une voix mal assurée.

— Vous vous êtes donc battu corps à corps et il t'a culbuté.

— C'est bien cela, monsieur.

— Mensonge!...

— Je jure, monsieur.

— Avoue, misérable, et finissons cette odieuse comédie. Cesse de nier un crime dont tes mains sont encore tachées. Je ne suis pas ton juge, et avant de te livrer à la justice je veux savoir à quoi m'en tenir sur ton compte. Nous allons causer. Mais avant tout, Martin, faites entrer nos mulets, et que votre mère apprête le souper.

XX

L'AUBERGE AUX BARREAUX DE FER

Martin et sa mère s'empressèrent d'obéir. La mère et le fils eurent ainsi l'occasion de se trouver en tête à tête; une explication s'ensuivit.

Martin n'avait rien d'un criminel, et n'avait jamais douté de l'honnêteté de sa mère. Après six ans d'absence, il avait été indigné et surpris tout à la fois des propos que dans différents endroits il avait entendu tenir sur l'*Auberge aux barreaux de fer*.

Que s'était-il passé?

Il venait de faire cette horrible découverte d'un crime commis par le second mari de sa mère; mais celle-ci y avait-elle prêté les mains? Il eût voulu ne pas y croire, et cependant il ne pouvait renoncer à un éclaircissement.

— C'est donc vrai? fit-il à brûle-pourpoint. Cette auberge est donc un coupe-gorge?

— Oh! toi aussi, Martin, tu crois cela!...

— Je voudrais ne pas y croire, mais l'évidence est là... le cadavre... l'or... Par une fente de la porte, je vous voyais compter les pièces de monnaie *ensemble*.

— Tu regardais?

— Oui; je me faisais un plaisir de te surprendre et, tandis que je te voyais compter l'or avec lui, ces voyageurs qui m'accompagnaient découvraient le corps d'un homme assassiné!...

— Qu'est-ce que ces hommes, Martin? Des agents de la police?

— Les crains-tu? fit le jeune homme avec vivacité.

La mère baissa la tête.

— Quoi! ma mère, ma mère est la complice d'un assassin?...

Elle balbutia quelques mots inintelligibles.

— Dis-moi donc que non! s'écria le pauvre garçon; jure que ce n'est pas! Aie pitié de ton fils.

— Oh! je te jure... fit la femme.

Elle n'eut pas la force d'achever.

— Toi! cria-t-il encore! Mon pauvre père! Si les morts peuvent voir, qu'a-t-il dû penser!...

A cette invocation la veuve remariée fut comme éperdue et demanda grâce, pardon. Après bien des cris et des exclamations incohérentes elle recouvra sa présence d'esprit et entama une explication.

Elle n'avait pas empêché le crime, mais elle ne l'avait pas conseillé. C'était Magès, son mari, qui l'avait prémédité et accompli.

— Et comment as-tu pu épouser un pareil monstre? se récria Soubiroux.

— Quand je l'épousai il était honnête et il m'avait donné des preuves de dévouement. Il y a environ quatre ans, je me trouvai veuve. Seule dans cette auberge, que devenir?... J'étais à la merci du premier passant, et tu sais par qui la montagne est fréquentée, des contrebandiers, des réfractaires, des brigands.

« Magès était colporteur; il s'arrêta ici. Je le crus envoyé du ciel; car ce jour-là j'avais ouvert à deux coureurs de montagnes qui étaient prêts à me faire un mauvais parti. Au moment où de la menace ils allaient passer à l'exécution, Magès entra et me sauva.

— Il te perdit ! se récria le jeune homme.

— Il joua sa vie pour jeter dehors les deux brigands, reprit la femme. Je fus touchée de son dévouement et je ne le lui cachai pas. Il me dit qu'il était libre et serait heureux de me continuer sa protection. Quelques mois plus tard je l'épousai.

« Je n'eus pas d'abord à m'en repentir. Il me laissa la direction de la maison, la disposition de l'argent. Il n'avait d'autre volonté que la mienne. Un an s'écoula sans un nuage... Puis je le vis préoccupé. Je l'interrogeai ; il me dit qu'il avait du mal à perdre la longue habitude des voyages du porte-balle, et qu'il serait bien aise de revoir son pays. Je lui accordai congé de quelques jours. Il s'absenta ainsi différentes fois, mais pour peu de temps, inquiet de me laisser seule. Nous vivions de bon accord et sans souci quand un événement nous bouleversa tous deux.

« Nous nous aperçûmes qu'on nous avait volés !...

« Écoute, Soubiroux, ce malheur fut la cause de tous les autres. Lorsqu'en regardant dans ma paillasse je ne trouvai plus ton bien, tout ce qui te revenait de ton père, alors je jetai un cri de désespoir et devins folle.

« Magès paraissait consterné.

« — Que dirai-je à mon fils quand il reviendra ? m'écriai-je.

« — Ne crains rien ; cet argent rentrera, me répondit Magès ; ce que des voyageurs ont enlevé d'autres le rapporteront.

« Je ne fis pas d'abord attention à ce propos, mais avec le temps je remarquai que son caractère avait changé. Il était plus sombre et plus secret. Il reconduisait parfois des voyageurs à quelque distance de la maison, et lorsqu'il rentrait, ses yeux évitaient les miens, un tremblement nerveux l'agitait, il était pâle.

« Un soir, je remarquai des déchirures à ses vêtements et du sang. Un horrible soupçon traversa mon esprit, et d'autres observations le justifèrent. Ayant regardé dans ma paillasse, je vis avec étonnement une épargne nouvelle. Sa provenance n'était pas douteuse, j'aurais dû parler ; je n'osai et je continuai à partager le lit d'un assassin.

Martin Soubiroux écoutait avec une joie secrète la justification de sa mère, il éprouvait un soulagement énorme. La voix de Gaston, qui réclamait sa présence et celle de sa mère, interrompit les explications de celle-ci.

Gaston avait procédé à l'interrogatoire de Magès. Il le savait bien un coquin, mais il voulait le connaître à fond et surtout savoir à quel degré de complicité la femme était descendue. Magès lui avait raconté comment il avait fait connaissance de la veuve Soubiroux en la protégeant contre des rôdeurs. — Mais, avait-il ajouté, je serais parti le lendemain si elle ne m'avait retenu.

« Je n'ai pas de goût pour la vie conjugale. Je suis coureur de marchés et l'*Auberge aux barreaux de fer* me semblait une prison.

« Si j'épousai la femme, c'était parce que je lui croyais de l'argent.

— Elle n'en avait donc pas? demanda Gaston.

— Elle en avait; mais plus tard elle m'apprit qu'elle n'en était que dépositaire, et que cet argent appartenait à son fils. Cela me mécontenta; j'avais pris une vieille femme et j'étais aussi pauvre qu'auparavant. Ici, dans cette affreuse mesure, il n'y a à gagner des passants que des coups et des sottises. Alors je me dis que puisque j'avais été volé je m'en vengerais sur le premier que je rencontrerais avec la bourse garnie. Voilà comment le chagrin et la misère ont fait de moi un homme sans délicatesse.

— Il y a dans vos environs, reprit Gaston, des gens avec qui vous auriez pu vous entendre.

— Quelles gens?

— Mandrin n'est-il pas venu ici?

— Je ne crois pas, à moins qu'il n'ait caché son nom.

— Tu dois l'avoir rencontré souvent.

— Jamais.

— Personne n'ignore qu'il se cache dans ces montagnes, et le capitaine n'a pas de secret pour les individus de ton espèce. Tu sais où il est.

Magès ne répondit point.

— Fais attention, je t'ai surpris la main dans le crime, et demain je vais te faire attacher à la queue d'un mulet et te conduire ainsi à Largentière.

Magès s'obstina à garder le silence. Cette attitude convainquit Gaston qu'il connaissait la retraite de Mandrin.

— Si tu te tais, ta femme parlera pour toi, dit-il.

Il appela Soubiroux et sa mère.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.